

- MATTHEWS, P.H., 1996 [réimpr. de 1993], *Grammatical theory in the United States from Bloomfield to Chomsky*, Cambridge, University Press.
- OTTO, E., 1919, *Zur Grundlegung der Sprachwissenschaft*, Bielefeld & Leipzig, Velhagen & Klasing.
- PAUL, H., 1880 [19094], *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Halle, Niemeyer.
- RASTIER, F., "Problématiques du signe et du texte", *Intellectica* 23, 11-52.
- RIES, J., 1928, *Zur Wortgruppenlehre, mit Proben aus einer ausführlichen Wortgruppenlehre der deutschen Sprache der Gegenwart*. [= *Beiträge zur Grundlegung der Syntax*, 2], Prag, Taussig & Taussig.
- SAPIR, E., 1921, *Language. An Introduction to the Study of Speech*, New York : Harcourt, Brace & Company.
- SÜTTERLIN, L., 1900, *Die Deutsche Sprache der Gegenwart*, Leipzig, Voigtländer.
- SWEET, H., 1891-1898, *A new English Grammar*, Oxford, Clarendon.
- TESNIERE, L., 1959, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- VENDRYES, J., 1921, *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, La Renaissance du livre.
- VON ETTMAYER, K., 1910, "Benötigen wir eine wissenschaftlich deskriptive Grammatik?", in *Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft. Wilhelm Meyer-Lübke zur Feier der Vollendung seines 50. Lehrsemesters und seines 50. Lebensjahres*, Teil 1. Halle a. S., Niemeyer, 1-16.

## Saussure entre deux épistémologies

Sémir BADIR

Deux ouvrages, parus en France en 2000<sup>1</sup>, relancent l'intérêt porté à l'œuvre de Ferdinand de Saussure. Leur lecture rapprochée me les fait tenir pour complémentaires : l'un, celui de Claudine Normand, est une introduction aux idées centrales de la pensée saussurienne; l'autre, dû à Johannes Fehr, propose un tour d'horizon de ses avancées les moins connues. L'un comme l'autre, cependant, sont également guidés par des considérations transversales — sur la diversité linguistique, sur la sémiologie, sur l'épistémologie linguistique — qui assurent le va-et-vient entre la vulgarisation et les considérations critiques.

Ce va-et-vient est symptomatique de la transformation, peut-être encore transitoire, qu'ont connue les études saussuriennes ces quinze dernières années. De fait, on ne lit plus Saussure aujourd'hui comme on le lisait dans les années 60. Dans la période structuraliste, on cherchait dans le *Cours de linguistique générale*<sup>2</sup> une doctrine — à appliquer, à étendre, à pervertir, à condamner; quel qu'en soit l'usage, le *CLG* était lu pour la *théorie* qui y est rapportée et, de ce fait, devait se prêter aux jugements définitifs. Il n'en est plus de même aujourd'hui, qui voit le champ des interprétations du *CLG* considérablement agrandi.

Parmi ces commentaires contemporains, on distinguera trois types de lectures. En premier lieu, l'intérêt renouvelé porté à l'œuvre de Saussure est dû à la publication régulière de nouveaux manuscrits inédits. Pour faire un bref rappel des principales publications posthumes, après le *Cours de linguistique générale* (1916), il y a eu : les sources manuscrites éditées par R. Godel (1957), l'édition du *CLG* commentée par T. di Mauro (1967), l'édition critique du même *CLG* par R. Engler (1968 & 1974), l'édition commentée des anagrammes par J. Starobinski (1971), l'édition des écrits sur les légendes germaniques par Marinetti et Meli (1986), l'édition du Cours donné dans sa troisième année d'après les cahiers de Constantin (édition de E. Komatsu, 1987), l'édition partielle par H. Parret des manuscrits déposés à Harvard (1993), enfin est annoncée une édition en trois volumes, par les soins de R. Engler et S. Bouquet, des manuscrits relatifs à la linguistique générale, notamment des autographes récemment retrouvés qui contiennent le brouillon d'un ouvrage intitulé " De l'essence double du langage " (chez Gallimard, à partir de 2002).

<sup>1</sup>Claudine Normand, *Saussure*, Paris, Les Belles Lettres (= Figures du savoir), 2000.  
Johannes Fehr, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, P.U.F. (= Sciences, modernités, philosophies), 2000.

<sup>2</sup>Abrégé ici en *CLG*.

Bref, les philologues ont de beaux jours devant eux. Mais le travail de ceux-ci ne fait que devancer le désir d'autres chercheurs — ce sont bien sûr quelquefois les mêmes, cumulant les "casquettes". Il se trouve ainsi que le travail philologique est relayé par celui des historiens et des épistémologues qui cherchent à situer l'importance de ces textes.

Il serait fastidieux de présenter ici un panorama complet de ces travaux. Citons néanmoins quelques éléments phares : les travaux de la "critique genevoise" (R. Engler, R. Amacker, M.-J. Béguelin, M.-Cl. Artaud) grâce à laquelle sont en outre publiés les *Cahiers Ferdinand de Saussure*; les travaux du Groupe de recherches en histoire des idées linguistiques (GRHIL) de l'Université de Nanterre<sup>3</sup>; la recherche au Japon et en Corée<sup>4</sup>; le colloque "Saussure aujourd'hui" dirigé par M. Arrivé et Cl. Normand à Cerisy en 1992; l'inauguration en 1999 d'un Institut Ferdinand de Saussure sous la direction de S. Bouquet<sup>5</sup>. R. Engler et Fr. Rastier, et les colloques qui en ont découlé à Paris et à Genève; l'immense travail de compilation et de traduction par P.J. Thibault en vue d'une édition anglaise en six volumes des écrits sur Saussure (Routledge, à paraître).

Quelles raisons motivent la reprise incessante, nombreuse et fervente, de ces commentaires historiques et épistémologiques ? Même s'il est vrai que l'apport des philologues permet de relancer des points de débat historique ou épistémologique, l'engouement général pour Saussure me semble dépasser ce que laisse espérer cet apport philologique<sup>6</sup>.

Un premier élément de réponse consiste à dire que les épistémologues sont d'autant plus attachés aux écrits saussuriens que ceux-ci résistent à une interprétation univoque. Ils se trouvent devant une pensée inachevée, hétérogène, de l'aveu même de Saussure. On peut, sans forcer le terme, parler d'une *exégèse* des textes saussuriens : les commentaires susciteront toujours des reprises, parce que les textes sur lesquels s'appuient ces commentaires sont lacunaires, voire contradictoires.

Il faut compléter cette raison, qui trouve encore son ressort dans la recherche philologique, par une autre qui ne l'est plus. En général, les lacunes et les contradictions d'un texte ont un air de laisser-aller, d'aléatoire qui n'éveille pas d'intérêt, ce sont au contraire des sortes de bruits qu'on cherche plutôt à écarter. C'est bien dans cet esprit que les premiers commentateurs du *CLG* — certains sont des théoriciens de très grande stature, comme L. Hjelmslev, R. Jakobson ou É. Benveniste — ont essayé d'expurger le *CLG*. Au contraire, les spécialistes contemporains commentent Saussure en accordant une valeur intrinsèque à ces lacunes et

<sup>3</sup>Notamment, deux numéros de revue : *Langages*, 49 et *Extension et limites des théories du langage (1880-1980). Histoire, Épistémologie, Langage*. XI-2, 1989; un ouvrage collectif dirigé par Cl. Normand : *Avant Saussure*, Complexe, 1978; un recueil d'articles de J.-L. Chiss et Chr. Puech, *Fondements de la linguistique*, DeBoeck, 1987.

<sup>4</sup>Notamment avec Eisuke Komatsu, Sungdo Kim, Yung-Ho Choi, Je-Ho Yoo, Akatane Suenaga.

<sup>5</sup>Auteur, en outre, d'une importante *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot, 1997.

<sup>6</sup>Cela ne sera peut-être plus vrai après la publication annoncée chez Gallimard, où la somme des textes pourrait demander un redéploiement complet de la critique saussurienne.

contradictions; celles-ci manifesteraient des "doutes", des "inquiétudes"<sup>7</sup> du maître qui auraient une valeur en soi.

Enfin, cette valeur intrinsèque des incohérences des textes saussuriens me paraît se transformer en valeur extrinsèque, à savoir en valeur pour les commentateurs eux-mêmes. Non seulement la prise en compte de l'incohérence et de l'inachèvement de la pensée saussurienne éclaire cette pensée par les problématiques qu'elle ouvre, mais encore l'"inquiétude" qu'elle permette de manifester constitue une forme d'ascèse dans laquelle les commentateurs projettent leurs propres inquiétudes, leurs propres difficultés de travail. C'est en ce sens que je parlais de relation affective entre Saussure et les commentateurs. Si Saussure apparaît comme une figure intellectuelle extrêmement attachante, — elle l'est indubitablement pour la plupart de ses commentateurs, mais elle l'est même souvent pour des lecteurs occasionnels — les doutes qu'il a laissés derrière lui y contribuent grandement.

\*

C'est une telle sorte de portrait qu'offre de Saussure le livre de Claudine Normand, et c'est là son premier mérite : le *ton* saussurien y est. Précédemment, Françoise Gadet, dans un ouvrage à portée également didactique<sup>8</sup>, n'avait pas cherché à masquer l'aspect incohérent du *CLG*. Bien au contraire, elle l'étayait par des données biographiques sur l'auteur, à partir de quelques témoignages (une lettre, un entretien privé), ce qui aurait semblé, pour tout autre que Saussure, plutôt incongru dans une introduction et pour un ouvrage dont le sous-titre est "Une science du langage". Treize années plus tard, Cl. N. fait nettement le départ entre la "doxa" du *CLG* et les "questions et controverses" que ne laissent pas de susciter ce même *CLG* dès lors qu'on le confronte aux notes autographes de Saussure. Elle consacre d'ailleurs son introduction, ainsi que le premier chapitre de la deuxième partie, à la justification de ce partage. Un ou deux Saussure ? Le fait apparaît de plus en plus clairement que nous sommes en face de deux héritages, celui du *CLG* et celui des manuscrits, qui n'ont pas la même histoire ni suscité le même type de réaction chez les commentateurs. Mais la tentation subsiste pour ceux qui ont lu Saussure en commençant par le *CLG* d'instruire cette première lecture par les "sources" manuscrites, censées dire la "vérité" sur le *CLG*, et, en retour, de garder ces dernières dépendantes du *CLG*. Un ou deux Saussure ? Cl. N. ne tranche pas et laisse les deux héritages dans une confusion qui ne nous paraît pas préjudiciable, qui exprime au contraire la *durée historique* dans laquelle est prise l'exégèse saussurienne.

Dans sa première partie, qui est aussi la plus longue, Cl. N. présente donc les concepts canoniques du *CLG*. Toutefois, sa lecture est nourrie des études qu'elle a entreprises depuis près de trente années, et propose des interprétations personnelles sur des points théoriques parmi les plus commentés : l'objet de la linguistique, la langue, le signe, la sémiologie, la valeur, la synchronie.

L'originalité épistémologique de la linguistique générale conçue par Saussure est double. Au contraire des philosophes, celui-ci ne s'est pas demandé *pourquoi* le

<sup>7</sup>Selon la belle expression de H. Parret.

<sup>8</sup>*Saussure*, Paris, P.U.F. (= Philosophie), 1987.

langage signifie, mais *comment* il le fait. Mais aussi, au contraire des grammairiens comparatistes du XIXe siècle, ce *comment* n'est pas redevable d'un point de vue savant (la linguistique n'est pas un savoir *sur* la langue); il est redevable du point de vue des locuteurs eux-mêmes : c'est un savoir *de* la langue, et le mérite du linguiste est seulement de mettre ce savoir à jour, car chez les locuteurs il est ordinairement inconscient (cf. 27-41).

Il y a un "ordre propre de la langue" (44), qui doit nous faire éviter de partir à sa recherche en fonction d'autre généralité, telle la communication. La langue est un système et un objet social, distinct en cela de la parole, qui est individuelle. Saussure a toutefois eu le souci constant de qualifier ce système de "concret". Cl. N. montre comment ce qualificatif, qui est source de bien des difficultés, est inspiré par l'esprit positiviste et scientifique qui sévit à l'époque. En vertu d'autres passages du *CLG*, elle propose de remplacer cette qualité par son contraire et de présenter ainsi le concept de langue comme le fruit d'une "abstraction".

Qu'on me permette d'énoncer un doute sur cette proposition. N'y aurait-il pas lieu de sortir plus franchement de l'épistémologie positiviste, en ne faisant pas de la démarche saussurienne son contradictoire ? Appliqué à la langue, le caractère abstrait ne me paraît pas moins problématique que le caractère concret. Si la langue est, pour le locuteur, un objet en synchronie, est-il judicieux de considérer que le linguiste, qui se fait un devoir de respecter ce point de vue, en applique la coupe "abstraitement" (47) ? Sans doute, il demeure un "reste non-dit" (53) dans l'élaboration de la langue; mais, plutôt que de l'explicitier par l'abstraction, il faudrait à mon avis le faire passer par la nécessité de la *représentation*. Car, s'il était question de faire de la langue une abstraction, on ne verrait pas, par exemple, le bien-fondé de l'interrogation de Cl. N. sur les *unités* linguistiques. "Peut-on dire alors, demande-t-elle à propos de la valeur, qu'on analyse des *unités* quand il s'agit toujours de *relations* entre unités différentes ?" (70). Si la langue était une abstraction, rien ne pourrait empêcher cette confusion. Si, au contraire, la langue demande à être *représentée*, elle peut l'être par des unités, sans qu'on confonde ces unités de représentation avec les relations linguistiques dont elles rendent compte dans la description qu'en donne le linguiste.

D'ailleurs, la thématization de la représentation est implicitement appelée par Saussure quand, dans le *CLG*, la problématique de la langue est doublée par celle du *signe*. Loin de faire du signe le substitut du sens, Saussure lie dans la langue le rapport du signe (du *signifiant*) au sens (le *signifié*). Cl. N. voit là ce qui fait l'originalité de la conception saussurienne de la langue : pour la première fois, les développements sur la sémiologie et les réflexions sur l'arbitrarité sont enchaînés. Pour Saussure, le signe linguistique n'est pas le représentant d'une idée, ainsi que l'a toujours considéré la philosophie du langage; il est soutenu par un système interne de différences. En outre, le signe linguistique est social (la sémiologie *étudie la vie des signes au sein de la vie sociale*); et même, le rapport langue / société est ce qui importe le plus (là encore, contre ce qu'en pensent généralement les philosophes). Car le caractère social de la langue est intimement lié à son élaboration en système : l'arbitraire les réclame tous deux, comme il réclame que la linguistique soit partie de la sémiologie (cf. 55-65).

D'après Cl. N., la linguistique synchronique accomplit seule, entièrement, le programme d'une linguistique générale, car elle correspond à la description de l'*ordre interne* de la langue. Ce qui mérite d'être "général", ce n'est donc pas la description

des faits de langage (ce que visait, au XVIIIe siècle, la *grammaire générale*), mais bien l'ensemble des principes présidant à la description de la langue. En un sens, ce programme est entériné par le credo positiviste : il rend compte de son objet dans sa spécificité et délimite un champ d'application pour cet objet. Et, cependant, de ce fait même, la linguistique saussurienne dépasse, comme "malgré soi", l'horizon positiviste. Car elle fait de son objet un système qui n'est pas directement observable, qui est au contraire toujours déjà médié par le point de vue des locuteurs, alors que le modèle appelé par Auguste Comte pour la linguistique était celui d'une science sociale constituée en "physique" (cf. 77-85).

Ce déplacement épistémologique connaît des retombées méthodologiques importantes dans la description linguistique. Ainsi, par exemple, l'analogie, qui était considérée par les grammairiens comparatistes comme un des procédés de transformation historique de la langue, est analysée par Saussure comme relevant du système grammatical; l'analogie est donc un phénomène synchronique, et avec elle, c'est toute la question des procédés rhétoriques qui est engagée. On le voit, pour Saussure, même dans la synchronie la langue n'est pas statique; elle est au contraire dynamisée par la parole, c'est-à-dire par l'usage qu'en font les sujets parlants. Plus généralement, Saussure réintègre dans la grammaire, terme ancien qui correspond le plus au système synchronique de la langue, l'ensemble des questions de lexicque; c'est là un des apports conceptuels majeurs, pourtant méconnu, de la linguistique saussurienne : les rapports *associatifs*, et le lexicque qui en dépend, sont tout aussi grammaticaux que les rapports *syntagmatiques*.

La deuxième partie de l'ouvrage de Cl. N. s'appuie sur les "notes manuscrites", ainsi qu'on les appelle, éditées pour l'essentiel par R. Engler. Je me sens moins porté à en rendre compte, parce qu'elle s'applique à détailler, avec des arguments qu'il faudrait reprendre un à un, les problématiques déjà évoquées dans la première partie; de plus, ce sont ces mêmes problématiques qui ont été prises en considération par Johannes Fehr, dans un ouvrage que Cl. N. cite d'ailleurs à plusieurs reprises. Je me bornerai à les énumérer : (i) la distinction langue / parole n'est pas la première des dualités saussuriennes; (ii) dans le lien entre le social et l'arbitraire, la question du *temps* est impliquée; (iii) la sémiologie rapatrie la sémantique dans la linguistique; mais, (iv) les développements sémantiques sont absents du *CLG* et l'on pressent, avec les difficultés de la distinction valeur / signification, que cette absence est symptomatique des hésitations théoriques de Saussure à cet égard; (v) sous les propositions épistémologiques de Saussure concernant la sémiologie, c'est le sujet de la philosophie classique qui se voit ébranlé.

\*

L'ouvrage de Johannes Fehr paru aux Presses Universitaires de France n'est pas l'égal de l'original en langue allemande. Dans l'édition allemande, ce texte sert d'introduction à une édition critique des inédits de Saussure, tandis que dans l'édition française, pour laquelle il a été augmenté d'un chapitre, il a acquis son autonomie. L'allure générale y demeure néanmoins celle d'une présentation — comparable en cela au livre de Cl. N. — du corpus des manuscrits saussuriens considérés dans leur diversité, présentation très érudite, rédigée à l'attention des spécialistes (qui, en France, ont déjà accès à plusieurs éditions d'inédits saussuriens), et complétée par une biographie et une bibliographie toutes deux très fournies en éléments de première main. Toutefois, la diversité des manuscrits saussuriens est rassemblée dans une visée précise : que tout serve à la compréhension de la sémiologie dont le *CLG*, déjà, avait

tenté succinctement le rapport. La lecture s'en trouve d'abord déroutée. Car, si tel est le but de l'ouvrage, il semble que J. F. se perde dans des minuties qui auraient pu être écourtées. Et, s'il s'agit au contraire de laisser se déployer en elle-même la variété des intérêts qui ont occupé Saussure, on se dit que la visée choisie pour les présenter paraît, de prime abord, bien tendancieuse.

Pourtant, au bout du compte, l'entreprise de J. F. s'avère probante. C'est que, quant à la sémiologie, les vues saussuriennes sont très larges, permettant de "soulever des problèmes débordant le cadre de la linguistique, intéressant la philosophie autant que l'épistémologie du langage, et appelée à être prise en compte dans tout travail portant sur les sciences humaines" (23). Contre les modèles unidimensionnels du passé, Saussure conçoit ainsi une sémiologie où peuvent se déployer des préoccupations d'une grande diversité. Et, à l'encontre de la doxa linguistique comme de la récupération structuraliste, si J. F. a pris tant de chemins de traverses parmi les autographes de Saussure, ce n'est pas pour nous y égarer, c'est pour y saisir, dans son étendue maximale, un projet sémiologique dont on s'aperçoit qu'il est le moteur de l'"éparpillement" des intérêts intellectuels de Saussure.

Comme dans l'ouvrage de Cl. N., cette présentation s'ouvre sur la problématique de la langue. Mais ici les distances sont aussitôt prises avec le *CLG* : selon J. F., il a manqué à Bally et Sechehaye de voir la "perspective épistémologique" (66) de ce concept. De fait, ce n'est pas la langue qui préoccupe Saussure, ce sont les langues, dans leur diversité sociale et, surtout, dans leur diversité géographique, alors que, dans le *CLG*, la linguistique géographique est reléguée sans procès dans la linguistique externe et traitée en fin de parcours, dans une quatrième partie qui a peu retenu l'attention des commentateurs. Plus précisément, c'est le mouvement des langues, dont la diversité géographique est l'un des aspects, qui rend audacieuse leur définition en tant que systèmes. Si "une langue laissée à elle-même est vouée au fractionnement indéfini" (74; note d'étudiant), le système vient y apposer un ordre inverse. Dès lors, estime J. F., "si Saussure [...] éprouvait de fortes réticences à mener sa théorie à son terme, c'est bien moins en raison d'une tendance exacerbée au scrupule qu'en vertu du fait que le mouvement de la langue lui paraissait jouer pour la théorie un rôle au moins égal à son système" (82).

Ici J. F. ménage la place pour un premier à-côté, à propos des notes laissées par Saussure sur la *Chanson des Nibelungen*. Ces notes font état d'une réflexion sur les symboles où se trouvent indissolublement liées la circulation géographique des symboles et leurs lois sémiologiques. Elles viennent à propos servir de transition — une transition nécessaire pour la compréhension de la pensée saussurienne — entre les propos tenus sur la définition de la langue en tant que système et les développements sur son appartenance à la sémiologie.

La sémiologie vient étendre le mouvement de la langue, qui était compris jusqu'ici par sa diversité géographique et par son évolution historique, au processus même de la transmission des signes linguistiques. Par ce concept de transmission, que J. F. met en avant dans les notes autographes, Saussure découvre "tout un côté nouveau du signe" (116, note autographe), car jusqu'alors la philosophie du langage avait surtout considéré *in abstracto* la correspondance du signe à la chose ou à l'idée. Par ce fait même, la sémiologie est rendue apte à répondre de l'analyse linguistique, dès lors qu'au mouvement des langues correspond la circulation des signes. Les

considérations, si confuses dans le *CLG*, sur la valeur et l'identité linguistique s'en voient éclairées d'autant. Qui plus est, elles thématisent le rapport entre langage et sujet parlant :

Quand un "individu sémiologique n'a aucun moyen de prouver qu'il est resté le même", et qu'en même temps l'homme ne devient ce qu'il est que par le langage, ou, dit autrement, "n'est complet que par ce qu'il emprunte à son milieu", donc par les signes en circulation, alors l'identité des sujets qui parlent une langue ne peut être déterminée ni donnée seulement par le fait qu'ils sont des "individus organiques". L'identité des sujets parlants se révèle aussi dans une bien plus grande mesure, par la précarité avec laquelle ils se trouvent exposés au "tourbillon des signes" (146).

Un second à-côté donne une illustration de ces correspondances nouvelles. En 1893, Théodore Flournoy publie une enquête sur les impressions colorées que peuvent susciter les voyelles. Saussure est de ceux qui ont répondu à cette enquête. Ce qu'indique sa réponse, élaborée au point qu'elle fait la critique de la question, n'est pas insignifiant sur le plan théorique. Non seulement les signes, mais le système linguistique lui-même circule d'un sujet parlant à un autre, parce que ceux-ci investissent les réseaux phonétiques et sémantiques des valeurs linguistiques — ces valeurs qui sont en soi "nulles", c'est-à-dire purement différentielles — par des rapports associatifs qui les diversifient et les individualisent sans empêcher leur fonctionnement social.

Un troisième à-côté est offert dans la continuité du second : la correspondance suivie entre Flournoy et Saussure au sujet des glossolalies, évoquant le sanscrit, du medium spirite Hélène Smith. Le cas d'Hélène Smith intéresse Saussure parce qu'il lui permet d'approcher sous un angle peu ordinaire ces mêmes rapports associatifs et de voir à quel point, même lorsqu'ils s'individualisent au point de produire un langage totalement idiosyncrasique, ils répercutent le réseau des différences, phonétiques et grammaticales, qui échappent à la volonté du locuteur — et qui n'en sont pas pour autant insufflées par les esprits ! — mais qui, tout au contraire, correspondent au système d'une langue (en l'occurrence, dans le cas d'Hélène Smith, au système de la langue française).

Concernant la même thématique, un quatrième et dernier à-côté est fourni par les cahiers épais d'"anagrammes" latines, qui ont obnubilé Saussure pendant plus d'une décennie. D'une façon assez tragique, ces recherches se sont montrées assez vaines et la thèse d'une tradition occulte a dû être abandonnée : les noms hypogrammatiques que Saussure s'est échiné à identifier dans la poésie latine, jusque dans un passé proche, ne sont finalement que le fruit du hasard, c'est-à-dire qu'ils doivent leur existence aux possibilités de combinaison des lettres de l'écriture latine et à la volonté de l'interprète de les en extraire. Je dois cependant avouer que la leçon qu'en tire J. F. sur le plan théorique — simple confirmation de l'existence du système de la langue — ne me paraît pas mériter dans son ouvrage un tel détour ni montrer en quoi elle explique l'acharnement qu'a montré Saussure devant ces prétendues "anagrammes".

Enfin, devant la thèse selon laquelle tous les intérêts intellectuels de Saussure ont convergé vers une compréhension de la nature de la langue sous le jour d'une théorie du signe également réévaluée, il restait à se demander pour quelles raisons ces réflexions sémiologiques ne sont jamais évoquées dans les textes que Saussure a publiés de son vivant. J. F. recourt à une explication historique : la grammaire historico-comparative s'est bâtie au XIXe siècle contre le projet sémiotique de la grammaire générale du siècle précédent; aussi serait-ce pour ménager les sensibilités

de son temps que Saussure a pris soin de ne faire aucune allusion à la théorie des signes. Et, cependant, c'est bien en en reprenant la matière dans sa linguistique générale que la pensée de Saussure a pu se singulariser.

\*

Dans ces deux ouvrages visant une compréhension globale de la pensée de Saussure, l'accent mis sur la sémiologie est important et suffit à les distinguer des présentations antérieures. Cette sémiologie, dont quasiment personne ne se revendique plus<sup>9</sup>, permet-elle à propos des recherches linguistiques actuelles de poser de manière pertinente des questions de type épistémologique ? Ouvre-t-elle le champ des études sur le langage à de nouveaux objets<sup>10</sup> ? Peut-elle devenir fédératrice ? C'est ce dont on peut mieux se rendre compte à l'aide de ces ouvrages.

J'ai évoqué plus haut la conscience, chez les linguistes qui ont étudié et commenté Saussure, d'un certain malaise. Malaise que l'œuvre de Saussure permet de stigmatiser avec précision, parce que c'est là sans doute qu'il a été exprimé le plus durablement et le plus profondément. La langue, système et histoire, coupe "abstraite" et pur mouvement, unité et relation, est (mal) prise entre deux modèles épistémologiques antagonistes : un programme objectiviste et expérimentaliste qui, du temps de Saussure, tenait le haut du pavé des sciences — et qui connaît depuis une dizaine d'années, notamment avec les sciences cognitives, un renforcement supplémentaire —, et une démarche interprétative qui ne s'est jamais laissé écarter. Puissent les études saussuriennes contribuer à mettre fin à ce dilemme, en promouvant une sémiologie, déjà largement méditée par Saussure, comme modèle épistémologique permettant de concilier au sein des sciences du langage la tradition grammaticale et la tradition herméneutique.

## COMPTES RENDUS

Waltraud WEIDENBUSCH, *Funktionen der Präfigierung. Präpositionale Elemente in der Wortbildung des Französischen*, Tübingen, Niemeyer, 1993, X-256 p. (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 247).

Consacré aux préfixes français d'origine prépositionnelle (*a-*, *de-*, *en-*, *sur...*), l'ouvrage comporte deux parties : l'une fait le bilan des études sur la préfixation en français, l'autre analyse un à un, à partir de la nomenclature du *Larousse de la langue française* (parfois enrichie par le *Trésor de la langue française*), les préfixes issus de prépositions.

Le bilan (p. 5-103) est dressé avec beaucoup de soin. Bien informée, soucieuse d'exhaustivité et toujours équitable dans ses jugements, l'auteur offre là un tableau incontestablement utile. Les préférences vont nettement du côté de Bernard Pottier et de la *Systématique des éléments de relation* (1962) : c'est là qu'elle trouve la source principale de sa réflexion. Un des nombreux points débattus porte sur la définition même du préfixe. La limite entre préfixe et élément de composition ne va certes pas sans hésitation. Mais le préfixe se distingue tout de même par deux traits :

- syntaxiquement, c'est un morphème lié; il est solidaire de la base à laquelle il s'accroche (et qu'il précède);
- sémantiquement, son contenu est "relationnel" au sens de Bernard Pottier et non pas proprement lexical.

Ainsi *télé-* dans *téléguidé* répond certes au premier critère (c'est un morphème lié), mais pas au second (le contenu qu'il véhicule, "à distance", pourrait fort bien être celui d'un adverbe de manière). En revanche *sur-* dans *surmonter* est un préfixe; non seulement c'est un morphème lié, mais son contenu sémantique est comparable à celui de la préposition *sur*, un contenu grammatical ("transprédicatif" aurait dit Gustave Guillaume, jamais cité dans ce travail, c'est-à-dire situé au-delà du sémantisme que véhiculent les parties de langue fondamentales, le substantif, l'adjectif, le verbe ou l'adverbe de manière).

L'analyse des différents préfixes, un peu laborieuse en raison des constantes références aux prédécesseurs, aboutit à d'utiles synthèses sémantiques. Ainsi pour *en-* : une fois admise l'opposition de la parasyntèse (*embouteiller*) et de la simple "modification" (*enfermer*), le contenu se répartit en deux ensembles. On peut en effet distinguer un sens local ("mettre en" – dans un récipient, *embouteiller*; dans un lieu quelconque, *emmagasiner*; dans une partie du corps, *empoigner*; "mettre sur", *embrocher*; "réunir en", *empaqueter*; "mettre dans (un certain état psychique)", *endeuille*) et un sens attributif ("fournir, orner de", *emperler*; "transformer en", *embrouillard*). Mais il peut exister toutes sortes de recouvrements (*enflammer* "mettre dans les flammes" ou "transformer en flammes" ?); les classes ambivalentes sont ainsi encombrées de très nombreux vocables. La technique des classes indécidables, où l'on recueille tout ce qu'on ne parvient pas à classer, réduit

<sup>9</sup>La *sémiotique*, quant à elle florissante, découle soit de Peirce soit de Hjelmslev, nullement du projet saussurien.

<sup>10</sup>« Sémiologie [linguistique] = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc. — le tout étant inséparable » (autographe cité par S. Bouquet).